

HARAT-EL-MAGHARIBA LES MAROCAINS DE JÉRUSALEM

NUL NE PEUT IGNORER LEUR PRÉSENCE DANS LES RUELLES DE JÉRUSALEM. POURTANT LEUR INSTALLATION DANS LES ARTÈRES DE LA CITÉ MÉDIÉVALE RESTE MYSTÉRIEUSE. COMMENT CETTE COMMUNAUTÉ MAGHRÉBINE, MAROCO-PALESTINIENNE EST-ELLE APPARUE DANS LA VILLE SAINTE ?

PAR SIMON PIERRE

Les anciens *Maqdisis* (Jérusalémites) s'en souviennent encore. Avant 1967, caché à l'angle sud-est de la cité sainte, niché au sud-ouest du mont du Temple et au pied du Mur des Lamentations, se trouvait un vaste quartier réservé à la communauté des « Occidentaux ». Si certains Palestiniens nient l'existence du « quartier juif » de Jérusalem-Est, ils se remémorent en revanche *Harat-al-Maghariba* : les recoins de la ville destinés aux Maghrébins.

vents, pourtant personne ne semble y prêter attention. Sur le fronton, quelques lettres se confondent avec la pierre, on distingue cependant une calligraphie familière. Pas de doutes, c'est bien de l'arabe. Cette adresse répond au nom de *Zaouiat-el-Maghariba*. En empruntant la coursive, on découvre une cour semblant abandonnée, les bâtisses avoisinantes sont vétustes et paraissent délaissées. Les quelques résidents encore sur place se disent *Mougharbi*, mais ne parlent pas *darija*... Une présence inattendue, quasi fantomatique, dont les origines

retrouvent enfin accès à la cité d'Iliya, nom romain (Aelia) et arabe de la ville. Les Maghrébins se réapproprient dès lors *Bayt al-Maqdis* (le Sanctuaire). Une étape majeure du *Hajj* et résident à nouveau au plus près de la Sainte Mosquée. Mais une fois la reconquête achevée, en 1187, les communautés qui avaient servi la lutte contre les Francs se sont vues accorder des lieux de culte et de villégiature. Arméniens, Syriens, Grecs et ainsi que certains juifs pouvaient désormais reprendre pied dans l'ancienne capitale des Croisés. Une brigade de Maghrébins, menée par

LE MADHAB FONDÉ PAR EL-MALIK EL-AFDAL DEVIENT UN PÔLE INTELLECTUEL ET JURIDIQUE INCONTOURNABLE POUR LES MAGHRÉBINS

Dans la ville musulmane, en direction d'une des portes du *Haram al-Sharif*, les riverains assurent qu'en suivant le panneau « *western wall* », on peut encore rencontrer des Marocains. Il faut ouvrir l'œil au milieu de la foule de touristes d'horizons divers et des pèlerins juifs. Mais à tout juste une dizaine de mètres de l'impressionnant portail radio-électronique conduisant au Mur des Lamentations, une petite esplanade déserte abrite une modeste demeure. La porte est ouverte aux quatre

remonteraient au Moyen-âge. Selon le chroniqueur Ibn Joubayr, des Maghrébins se seraient installés en Palestine, dans le royaume franc de Jérusalem. Ils exerçaient la fonction de collecteurs de taxes : un carat sur chaque dinar (de 24 carats) dans l'une des cités du royaume latin.

La porte du Prophète

Fin du XII^e siècle. Après 50 ans de luttes acharnées, les musulmans menés par Salehddine El-Ayyoubi (Saladin)

un certain Nouredine El-Zaki avait également contribué à libérer la « Demeure Consacrée ». Cette communauté devait, elle aussi, être remerciée et récompensée.

Sous le règne des Ayyoubides (1187-1260) et des Mamelouks (1260-1517), de nombreuses coupes se sont dessinées sur l'esplanade des mosquées, le *Haram al-Sharif*. Comme à Damas, le sanctuaire accueille alors les différents rites de l'Islam sunnite. El-Malik el-Afdal, fils aîné du grand Saladin et roi de « Syrie du Sud »,



★ Les Arabes de Jérusalem, une communauté soudée.

© AFP

fonde vers 1195, une Medarsa, modestement appelée la *Qubba* (la Coupole). Il en fait don « aux juristes malékites à Jérusalem ». L'institution sortie de terre, dite également « el-Afdalia » du nom de son illustre fondateur, offrait souvent un toit aux pèlerins du Maghreb. Le *Madhab* (école de jurisprudence) ainsi fréquenté, s'est organisé en pôle intellectuel et juridique incontournable pour les Maghrébins désireux d'approcher le *Haram*. Et quoi de mieux que cette université située entre la porte sud de la Cité et la porte sud-ouest du Temple ? Peut-être la petite mosquée d'Al-Burâq, sise à *Bab el-Nabi* (« Porte du Prophète »), à l'entrée sud-ouest du Temple, à quelques mètres seulement de la Mosquée principale (Al-Aqsa) ? Qu'à cela ne tienne. Les Malékites l'obtiennent également et offrent aux pèlerins mérinides, hafside,

nasrides et espagnols un lieu pour prier selon leurs rites.

Moujir Eddin, historien maqdisi qui a vécu la chute des Mamelouks et l'annexion ottomane, rapporte ainsi l'histoire de cette porte dite du prophète : « *Le hadith relatif au mi'raj* (ascension du prophète Mohammed) est ainsi conçu : "Ensuite, déclara l'Envoyé, il (l'archange Gabriel, ndlr) m'enleva jusqu'à ce que nous entrâmes dans la ville par la porte du Yémen (la porte du sud, ndlr). Etant alors venu au sud du Masjid (l'Esplanade), il y attacha la monture, — c'est-à-dire Al-Burâq - et j'entrai dans le Masjid par une porte devant laquelle s'inclinent le soleil et la lune" ». Or les savants de Jérusalem ont affirmé : « Nous ne connaissons pas de porte dans le Masjid à laquelle puisse s'appliquer cette description, si ce n'est celle des Maghrébins ».

L'empreinte sacrée de l'anneau d'Al-Burâq, le destrier ailé, devient dès lors la protectrice des pèlerins et voyageurs. Un symbole fort auquel s'ajoute le souvenir et l'attachement à la première mosquée du mont du Temple, attribuée au calife Omar. Un sanctuaire certes primitif mais lié à un personnage adulé : des arguments suffisants à expliquer le choix des pèlerins marocains. Sans compter, que pour des raisons pragmatiques, les visiteurs venant d'Occident entrent naturellement dans la ville par la porte sud et dans le *Haram* par la même porte que celle que le Prophète aurait emprunté.

L'historien maqdisi poursuit en décrivant la *Khânqah* (le « couvent-hospice » en persan) *al-Fakhriya*. Flanqué sur l'esplanade des mosquées, cet édifice a été construit par un haut

► fonctionnaire pour en faire un *waqf* (équivalent oriental des Habous maghrébins). Il faisait office d'auberge pour les pèlerins et dispensait des soins si nécessaire. Ainsi, les Malékites-Maghrébins bénéficiaient d'un espace de prière qui leur était destiné et par la même occasion, d'une opportunité de demeurer dans le Temple.

A l'époque mamelouk, un dernier Habous a été édifié. En 1303, le « vertueux » Cheikh Omar el-Moujarrad, « *Maghribi de la tribu des Masmoudâ (Souss)* », bâtit « *une Zaouïa, sur ses propres deniers, [...] en faveur des pauvres et des malheureux* ». Pour ne rien gâcher, elle était située au cœur de l'espace qui accueillait les immigrants d'Afrique du Nord et d'Espagne.

Le dernier édifice fondamental du « quartier marocain de Jérusalem » n'est autre que l'actuelle Zaouïa des Maghrébins. Une bâtisse de deux étages comportant une vingtaine de petits appartements et datée sans doute de l'époque ottomane. Elle a été dédiée au patronage du grand saint de Fès et de Tlemcen : Abou Midyan, puis reliée en 1320 à la fondation d'une Zaouïa dans la banlieue de Jérusalem, à Ayn Karm, par un descendant du saint.

La parfaite cité marocaine

A cette communauté naissante, la période mamelouk offre également des ressources économiques. Moujir Eddin les décrit ainsi : « *A l'ouest du Masjid se trouvent les portiques d'une construction solide. Ils s'étendent du Sud au Nord. Le premier est situé auprès de la porte du Masjid dite "des Maghrébins". [...] Tous ces portiques ont été élevés pendant le règne d'El Malik an-Nâsir [...] : le portique qui s'étend de la Porte des Maghrébins à celle de la Chaîne, fut bâti en l'année 713 (1314-5) [...]* ».

Preuve s'il en faut que 65 ans après la conquête mamelouk, un grand marché couvert à la mode orientale avait été édifié et longeait le mur du Temple, avant de rejoindre les grands souks du *Decumanus* (axe Est-ouest), la voie principale de la cité.

La structure sociale du quartier était on ne peut plus achevée : une mosquée, un centre jurisprudentiel, un hospice pour les nouveaux arrivants et, de l'autre côté de la porte du Prophète, un quartier d'habitation avec des échoppes finançant les institutions caritatives, sociales et scolaires de la communauté. Une parfaite cité marocaine au cœur de Jérusalem. Moujir Eddin cite une enquête qui a tenté de reconstituer le contrat de Habous édité par le grand ayyoubide El-Malik el-Adal, sous le règne des derniers Mamelouks. Le seigneur aurait aussi « *constitué en waqf, le quartier*



★
Policiers anglais surveillant l'entrée du quartier juif de Jérusalem.

© AFP

des Maghrébins, en faveur de la communauté maghrébine, sans distinction d'origine, ni de genre ». Grâce à ce texte, une partie de la ville allait être juridiquement rattachée au peuple du Maghreb et a fortiori aux cours de Fès et de Marrakech, qui revendiquaient déjà l'Emirat des Croyants et la suzeraineté sur tous les Malékites. Naturellement, en 1352, le sultan mérinide Abou Inan offrit un Coran de grande valeur en « *Lecture Occidentale* » et en graphie « *maghribi* » au waqf des Maghrébins de Jérusalem, en recommandant sa lecture régulière.

Cette « *cité maghrébine* » ne pouvait se concevoir sans la présence de juifs séfarades. Ce sujet reste encore discutable cependant. La présence ou non d'une communauté juive sous les Francs est soumise à de nombreuses hypothèses et les

sources sont bien souvent contradictoires. Bien que le grand voyageur andalous, Ben-Yamin de Tudele, affirme avoir recensé 200 familles séfarades, et ce en dépit du massacre lié à la prise de Jérusalem par les Croisés en 1095, une chose est certaine : cette communauté ne commence à s'épanouir qu'à l'avènement des Mamelouks et le reflux de la menace mongole.

Un autre judéo-espagnol, le grand intellectuel barcelonais Moshe B. Naham, immigre à Jérusalem vers 1270. Il y obtient l'autorisation de construire une synagogue séfarade, en marge de l'implantation maghrébine et non loin du cardo (axe nord/sud de la cité). Deux siècles plus tard, l'effondrement de l'émirat de Grenade et les guerres à outrance menées



© AFP

par la maison de Castille, les persécutions de plus en plus vives, puis l'Edit de conversion forcée de 1492, ont provoqué une grande vague d'émigration judéo-andalouse vers le Maghreb et l'Empire Ottoman. Une petite communauté vient rejoindre l'embryon judéo-palestinien. Au sein de la communauté séfaraude au Maghreb et dans le monde ottoman, le désir de rejoindre Jérusalem croît progressivement. Certains pèlerins, à l'instar des musulmans maghrébins, finissent par s'y installer, provoquant une croissance qu'attestent les rôles d'impositions ottomans du XVI^e siècle. Le nombre de juifs maghrébins dans la cité, notamment autour de leur lieu de culte, puis un peu partout à travers le quartier de

de la confrérie du même nom durant ces années. Les touristes européens qui affluent peu à peu dans les cités syriennes et notamment à Jérusalem, avides « d'authenticité » et d'exotisme, ne tardent pas à rebaptiser le quartier sud-est de la cité où se concentrent les cinq synagogues ottomanes, adjacentes au mur du Temple, le « Quartier Juif ».

Un siècle plus tard, la rhétorique sioniste à propos de Jérusalem s'appuiera sur l'existence de ce schéma, renforcé par la froideur administrative des Britanniques mandataires (1919-1948). Ils invoqueront la nécessité de rattacher le « Quartier juif » de Jérusalem au Foyer National promis par les colons. De fait, à l'époque, la majorité absolue des habitants de Jérusalem sont de

★
« La prise de Jérusalem par les Croisés », par Emile Signol.

cités. Ils ne reviendront jamais. Le quartier des Maghrébins, lui, tombe peu à peu dans l'oubli.

En 1967, après la guerre des Six-Jours, les Israéliens, imprégnés d'un suprématisme religieux d'un genre nouveau, s'affaireront alors à raser le quartier des Maghrébins, en l'espace de trois jours. Aujourd'hui encore, l'armée israélienne contrôle la porte du Temple *Bab el-Maghariba*, et la porte sud-est de la ville a perdu son nom.

Seule une poignée d'irréductibles

LA COMMUNAUTÉ SÉFARAUDE MAGHRÉBINE REFUSERA D'ENVISAGER LA FONDATION D'UN ÉTAT JUIF ET AFFRONTERA LES COLONS SIONISTES

leurs compatriotes musulmans et jusqu'au centre-ville, passe rapidement d'un millier de personnes en 1526, à près de 2000 en 1553. Nombre qui se stabilise jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

Table rase en trois jours

En 1835, lorsque les séfarades ont gagné le droit d'élargir et de restaurer leurs synagogues, ils étaient désormais bien plus nombreux que les Maghrébins musulmans qui se fondaient dans la masse des *Maqdisis*. Certaines traces des *Tijani* attestent cependant de la présence d'une branche de la famille et

confession juive ; et aux séfarades sont venus s'ajouter des milliers de pèlerins ashkénazes, « étrangers », très hostiles aux arabes.

Or, cette communauté séfaraude, maghrébine et palestinienne, très conservatrice et croyante, refusera d'envisager la fondation d'un Etat juif d'inspiration européenne et affrontera tant bien que mal les premiers colons sionistes, laïcs et européens qui méprisaient et rejetaient l'archaïsme jérusalémite.

En 1949, les Jordaniens prennent le contrôle de la vieille Jérusalem. La guerre contribue à chasser les Maghrébins-Palestiniens de confession juive de leur

habitants de la zaouïa des Maghrébins tentent encore de perpétuer le souvenir de leur communauté et de résister à la destruction de cet environnement qu'ils ont toujours connu.

Beaucoup de Maghrébins-Palestiniens musulmans ont fui ce qui restait du quartier, souvent la ville elle-même, voire le pays... Mais ils portent encore en certaines occasions le *Qufstan* et les femmes, pour Ramadan, préparent la *Harira*, parfois, pour les fêtes, on cuisine un met étrange appelé *Maftoul*, ou *Kuskusûn*... Vestiges éphémères d'une histoire inachevée. ▀